

renseignement. Je n'ignore pas combien le cœur en général est trompeur, comme il est facile de se tromper soi-même, surtout lorsqu'on possède, comme toi, le pouvoir libérateur de la dialectique qui n'accorde pas seulement dispense pour tout, mais encore dissout et efface tout. Aussi, quand il m'arrivait quelque chose dans la vie, quand je décidais quelque chose qui aurait pu prendre par la suite un autre aspect pour moi, quand je faisais quelque chose que j'aurais pu interpréter plus tard d'une autre façon, je notais souvent par écrit en quelques mots précis ce que c'était que j'avais voulu, ou ce que j'avais fait et pourquoi je l'avais fait. Et aux moments où j'en sentais un grand besoin ou quand je ne me faisais plus une idée bien vive de ma décision ou de ce que j'avais fait, alors je sortais ma charte et je me jugeais moi-même. Il te semble peut-être que c'est du pédantisme, que c'est prolix et qu'il est inutile de faire tant de façons. Voilà tout ce que je puis te répondre: ne le fais pas, si tu n'en sens pas un grand besoin ou si ta conscience ne te trahit jamais ou si ta mémoire est si fidèle. Mais je ne le crois pas, car la faculté qui au fond manque à ton âme est la mémoire, non pas la mémoire de ceci ou de cela, des idées, des plaisanteries ou des chemins contournés de la dialectique, — loin de moi de le prétendre; mais la mémoire de ta propre vie, la mémoire de ce que tu as vécu. Si tu l'avais eue, ta vie n'aurait pas reproduit tant de fois le même phénomène, tu n'y aurais pas exécuté tant de travaux que j'appellerais des travaux de demi-heure; je peux bien les appeler ainsi, même si tu y as mis six mois, puisque tu ne les as jamais terminés. Mais tu aimes à tromper les autres et toi-même. Si tu étais toujours aussi fort que tu l'es à l'instant de la passion, alors tu serais, on ne peut pas le nier, l'homme le plus fort que j'aie connu. Mais tu ne l'es pas et tu le sais très bien toi-même. C'est pourquoi tu te retires, tu joues presque à cache-cache avec toi-même et tu te reposes de nouveau dans l'indolence. Ton zèle momentané et la justification que tu y cherches pour te moquer des autres te rendent presque ridicule à mes yeux, dont tu ne peux pas toujours éviter l'attention. Il y avait une fois deux Anglais qui se rendaient en Arabie pour y acheter des chevaux. Ils y apportaient eux-mêmes quelques chevaux de course anglais et désiraient les essayer pour comparer leurs mérites avec ceux des chevaux arabes. Ils proposèrent une course, les Arabes y consentirent et laissèrent aux Anglais le soin de choisir n'importe lequel de leurs chevaux arabes. Mais les Anglais ne voulurent pas le faire tout de suite car, expliquaient-ils, ils avaient d'abord besoin de 40 jours pour l'entraînement. On attendit les 40 jours, la prime du gagnant fut fixée, les chevaux furent sellés et alors les Arabes demandèrent combien de temps il fallait courir. « Une heure », fut la réponse. Cela étonna un des Arabes et il répondit laconiquement: « Je pensais que nous devions courir pendant trois jours. » Vois-tu, c'est cela qui se passe avec toi. Si on veut faire une course avec toi pendant une heure, alors « aucun diable ne peut tenir le coup contre toi »; mais pendant trois jours tu as le dessous. Je me rappelle qu'un jour je t'ai raconté cette histoire; tu répondis que c'était une

affaire grave que de faire une course de chevaux pendant trois jours, qu'on risquerait d'atteindre une vitesse telle qu'on ne puisse plus s'arrêter et que c'était pourquoi tu t'abstenais sagement de toute violence pareille, « je fais parfois un tour à cheval, mais je ne désire ni être cavalier, ni occuper quelque autre poste acharné dans la vie ». Dans une certaine mesure c'est tout à fait vrai; car tu crains toujours la continuité, surtout parce qu'elle te prive de l'occasion de te tromper toi-même. La force que tu possèdes est la force du désespoir; elle est plus intense que la force humaine en général, mais elle dure aussi moins longtemps.

Tu planes toujours au-dessus de toi-même, mais l'éther supérieur, le sublimé plus fin dans lequel tu es volatilisé, est le néant du désespoir; au-dessous de toi tu vois une grande quantité de connaissances, de notions, d'études, de remarques, qui n'ont pour toi aucune réalité, mais dont tu te sers, que tu combines tout à fait capricieusement, et avec lesquels tu pares, avec autant de goût que possible, ce palais pour la débauche de l'esprit dans lequel tu séjournes occasionnellement. Quoi d'étonnant alors que l'existence pour toi soit un conte, « que souvent tu sois tenté de commencer tes discours ainsi: il y avait une fois un roi et une reine qui ne pouvaient pas avoir d'enfants », et qu'ensuite tu oublies tout le reste pour remarquer qu'il est assez étrange que dans les contes c'est toujours une cause de chagrin pour un roi et une reine, tandis qu'en général on se plaint plutôt d'avoir des enfants; les crèches et toutes les institutions du même ordre en témoignent. Tu as donc eu cette idée que « la vie est un conte ». Tu es prêt à sacrifier un mois entier à la lecture des contes, tu fais des études méthodiques, tu compares et tu vérifies, et tes études ne sont pas sans fruits. Mais à quoi servent-ils? A amuser ton esprit; tu brûles le tout en un splendide feu d'artifice.

Tu planes au-dessus de toi-même et ce que tu vois au-dessous de toi est une grande quantité d'états d'âme et de situations que tu emploies pour trouver d'intéressantes analogies avec la vie. Tu peux être sentimental, insensible, ironique, spirituel, — il faut avouer qu'à cet égard tu t'es perfectionné. Aussitôt donc que quelque chose est à même de t'arracher à ton indolence, tu es en pleine activité avec toute ta passion, et ton activité n'est pas dépourvue d'art, puisque tu n'as que trop à ton service l'esprit, la souplesse et tous les autres dons séduisants de l'esprit. Comme tu le dis avec tant de suffisante prétention, tu n'es jamais assez discourtois pour te présenter sans apporter avec toi un petit bouquet d'esprit, aromatique et fraîchement cueilli. Plus on te connaît, plus on doit être frappé par la perspicacité calculée qui pénètre tout ce que tu fais pendant le bref délai où ta passion te travaille; car la passion ne t'aveugle jamais, mais ne fait qu'ouvrir davantage tes yeux. Alors tu as oublié ton désespoir et tout ce qui autrement pèse sur ton âme et sur ton esprit, le contact fortuit que tu as pris avec un autre homme t'occupe absolument. Je veux te rappeler un petit événement qui eut lieu dans ma propre maison. La conférence dont tu nous régalaient était sans doute due à la présence de deux jeunes filles suédoises. La